

Le 24 août 1994, nous célébrerons le cinquantième anniversaire de la Libération de Rungis.

Nous avons retrouvé le récit détaillé et émouvant d'un témoin privilégié, Monsieur Georges DRUNAT, le maître d'école, qui , de son appartement, au-dessus des trois uniques classes, Place de la Mairie, a noté ses observations. Il les a transcrives fidèlement quelques jours après sur un cahier d'élcolier et c'est ce document que nous reproduisons dans son intégralité.

Engagée dans la bataille de Normandie depuis le 4 août 1944, la deuxième Division Blindée participe à la percée définitive du front ennemi à la bataille d'Ecouché, près d'Argentan, du 13 au 18 août.

Après une courte accalmie pour regrouper ses unités, le Général LECLERC obtient de ses supérieurs, Bradley et Eisenhower, l'ordre de foncer sur Paris. En effet, dans le même temps, le 13 août, le Comité Parisien de la Libération lance son ordre de grève générale. La grève des cheminots et de la Police marque le début de l'insurrection. Il faut agir vite avant que l'ennemi ait le temps de réagir et éviter le drame de Varsovie dont la population s'était soulevée trop tôt à l'approche de nos alliés Russes, provoquant une repression féroce des Allemands.

Le 23 août, la 2ème D.B. parcourt 210 kilomètres d'une seule traite fulgurante, record pour une division blindée de 4 000 véhicules de tous genres, et parvient au sud de Paris.

A l'aube du jeudi 24 août, ses éléments reçoivent l'ordre de progresser vers la capitale en suivant l'axe principal de la nationale 20. Ils sont retardés par l'ennemi en retraite à Longjumeau, Antony et la Croix de Berny.

C'est ainsi que Rungis est le théâtre de quelques brefs et violents combats qui coutureront la vie à deux soldats Français et sept soldats Allemands.

Mais laissons à notre observateur privilégié le soin d'en faire le récit.

La libération de Rungis

Mercredi 23 août 1944 - 15 h.

Je suis à mon observatoire.
Mon observatoire c'est tout simplement la fenêtre de chambre à coucher du bâtiment d'école.

De cette baie, orientée plein sud, je domine d'abord quelques maisons de Rungis noyées dans la verdure, puis les arrières de Rungis qui semblent plonger, enfin, à l'horizon, la route de Missous à Paray et le village de Missous se détachant sur la masse d'importantes et sombres frondaisons.

Le ciel est maussade, le paysage triste, la pluie menace de tomber.

Une batterie allemande de 105 long, installée au sud du pays crache à pleine queue la mitraille.

Deux pièces semblent tirer sur la route d'Orléans, alors que les deux autres dirigent leurs coups, plus à droite, en direction des bois de Massy-Verrières.

On entend chaque pièce aboyer furieusement, l'obus siffler et s'écraser quelques secondes plus tard. Je l'imagine criblant d'éclats et de débris de toutes sortes tout ce qui se trouve à proximité.

Le pays est désert et silencieux.

Les Allemands réquisitionnent toujours pour des travaux de terrassement les rares malheureux qui tombent dans "leurs

fratres, car il n'a pas été long
à se répéter que Rungis était
mal fréquenté et qu'il fallait
éviter d'y passer.-

Les enfants restent à la
maison.

Les travailleurs agricoles
abandonnent les champs car les
fantassins allemands, retranchés
dans la plaine, tirent par ra-
fales : la mitrailleuse claque, les
balles sifflent un peu partout.

De temps à autre je vois
un char allemand patrouiller
sur la route de Wissous à Paray.

La batterie poursuit son
tir à un rythme accéléré et ne
se taira qu'aux approches de
la nuit.

Parfois, quelques obus alliés
tombent sur Wissous. Des fra-
naches de fumée noire ou blanche
s'élèvent des points de chute.

Quelques incendies s'allument.

La nuit est relativement calme. De temps en temps toutefois les obus allemands nous passent au-dessus de la tête...

Quelques fusants alliés craquent sur la plaine.

Un fantassin joue de la mitrailleuse.

La pluie crépite sur les toits.
Je m'endors...

Jeudi 24 août 1944. - 9 h. du matin.

Je reprends ma place à mon poste d'observation.

On dirait que le pays s'est vidé de ses habitants. Pas un chat dans les rues.

La batterie de 105 au sud du pays a, depuis quelques heures déjà, repris son activité.

Il semble qu'elle veuille filonner à fond les points qu'elle contrôle avant un départ qu'elle présume imminent.

En effet, vers 10h ½, je vois passer dans la rue, sous ma fenêtre, les débris d'une compagnie de fantassins allemands.

Ils se replient les "verts-de-gris" et ils ne sont pas fiers ! Tremplés, crottés, fatigués, ils décrochent en désordre et je pourrais bien volontiers que beau-coup d'entr'eux seraient heureux d'être faits prisonniers sur place pour que tout soit bien fini.

L'artillerie alliée allonge son tir et les arrivées se font plus denses aux alentours.

Il semble certain que l'avance alliée se poursuit méthodiquement et sûrement.

Tres midi, d'autres éléments

à pied refluent rapidement vers l'arrière dans le même désordre alors que les canons se taisent.

Après une courte accalmie, bientôt, l'artillerie tonne à nouveau rageusement, furieusement, désespérément.

Cette fois, l'arrivée des Américains ne semble plus au bout de quelques minutes pourraient-on dire.

En effet, les canons à nouveau se taisent et vers 14^h45 les pièces passent au galop devant moi, les servants frapper dure et les chevaux semblent s'envoler dans leur élan.

Il était temps, car, quelques minutes plus tard, il me semble entendre un bruit de moteur

qui s'enfle et se rapproche. Une odeur d'essence se fait viollement sentir; plus de boule possible, voilà les Américains !

Maintenant les moteurs ron-
-bissent tout proches, ce sont bien
les tanks qui arrivent. Puis,
lentement, fierement, puissamment,
je vois approcher le premier
char.

Vivent les Américains ! cri-
t-on de toutes parts.

Le premier char avancé.
O surprise ! C'est le Douaumont,
il porte à l'avant et sur les
côtés la croix de Lorraine et
la Carte de France ; ce ne sont
donc pas les Américains mais les
Français !

Libérés ! Libérés, par les
Américains c'était superbe,
mais par les Français c'est
magnifique.

La joie est à son comble ; nous descendons dans la rue pour mieux voir.

En un clin d'œil, tout Rungis est sur pied, d'ehors.

Les gosses, les jeunes gens, les adultes, les bien portants et les malades ; tout ce qui vit, tout ce qui vibre est là.

Tous les coeurs battent à l'unisson goûtant la joie de l'heure présente, la joie de la libération qui commence.

Nous apprenons que nous avons affaire aux soldats de la division Leclerc.

Pendant ce temps un Zéchar, le Montfaucon, apparaît et s'arrête vers le milieu de la place alors que le Douaumont a fait halte en haut face à la route de Versailles. Les petites voitures, les "jeeps" garnissent la

rue et la place de la Mairie ; elles se déplacent rapidement et sont d'une maniabilité étonnante.

Chars, voitures, camions à chenilles fourmillent d'hommes réjouis, heureux de l'ovation qui on leur fait, des paroles d'espoir dont on les entretient, des remerciements qui on leur proclame.

Ils sont déjà fleuris et pendant les dames et les jeunes filles, le sourire aux fleurs, s'affairent à les fleurir encore, à les fleurir quand même.

Les débitants courent le long de la file, la bouteille à la main, versant par ci, par là, à ceux qui veulent se déguster un quart de ce bon pinard de France, du vieux

d' derrière les fagots qui n'a
jamais eu la honte de couler
dans "le gosier des Boches."

mon plus jeune fils, qui
a 15 ans, fait des largesses
avec mon unique paquet de
cigarettes que je gardais com-
me la perle de mes yeux.
il bondit d'un marchepied
à l'autre, d'un soldat à
un gradé, offrant de bon
cœur une vieille Gauloise
qui fige la langue.

Ma femme, dans un élan
d'enthousiasme, prend par
le cou un soldat qui s'était
approché et lui dit : « Pour
mon fils en Allemagne, ter-
mersez que je vous emmènerai. »

Le moment est émouvant,
inoubliable, unique.

Les soldats chargés au net.

voyage passent, l'arme à la main, en tirailleurs, au long des maisons. Le fond du pays est complètement nettoyé. Bientôt ce sera fini.

L'officier, qui commande le Montfaucon et qui, comme les autres, "nage" dans le bonheur d'un "peuple libéré", n'a pas oublié qu'il est soldat avant tout. Il observe à la jumelle la route de Versailles à l'ouest du pays. Il a dû apercevoir quelque chose d'insolite. Car immédiatement il fait tourner la tourelle du char et braquer le canon dans l'axe de la rue.

J'entends, sans saisir complètement, l'officier énoncer quelques chiffres, puis au commandement de "tu"

un 75 déchire l'air alors que le souffle me bouscule dans l'encaissement de la porte où je me trouve et Casse quelques carreaux de mon école dont les débris tombent à terre.

Quelques obus suivent en une courte rafale à la suite du premier, plus C'est fini, le canon a rempli son office.

La mairie, l'école, la poste, les particuliers ont maintenant sorti de leurs cachettes leurs drapeaux qui fièrement flottent au vent de la libération cependant que les Pungissots massés en haut de la place entonnent une Marseillaise impétueuse.

Mais que vois-je ? Notre sympathique garde-champêtre

M. D., il porte un brassard tricolore et est accompagné de deux ou trois autres civils portant brassard aussi parmi lesquels je reconnaiss M. J'apprends que ce sont là quelques membres des F.F.I. de Pungis qui viennent de se révéler à la faveur de la libération.

Ils ont l'air affairé et montent vers le haut de la place.

Quelques instants plus tard ils accompagnent à l'école devenue prison ceux qui durant l'occupation allemande ont eu quelque chose à se reprocher. 4 hommes et 1 femme subissent le même sort avant d'être conduits à Wissous où il sera statué sur leur avenir.

Les chars et les voitures

reprenaient leur marche en avant. Au sortir des haies, le Douaumont bousculé au canon la batterie de 105 qui avait pris position sur la route de Ton-lainebleau ainsi que les quelques chars qui s'étaient aventurés à proximité.

Après avoir incendié les uns et obligé les autres à fuir, la division Leclerc poursuit sa poussée victorieuse en direction de Paris.

Sur ces entrefaites deux civils du pays M. M. L. et F. ramènent l'ois Allemands dont 1 sous-officier qu'ils ont fait prisonniers sur la route de Versailles et les conduisent aussi à l'école où ils seront gardés à vue par un civil en armes avant

d'être conduits à la gendarmerie
Rungis est délivré !
Désormais, le 24 août sera
pour le pays une date mémo-
rable et historique.

Hélas ! une mauvaise nou-
velle vient brusquement abom-
brir notre joie délirante. Nous
venons d'apprendre en effet
que la libération de Rungis
a coûté la vie à deux soldats
Français.

L'un a été grièvement
blessé en assurant le nettoyage
à la sortie sud du pays et
il est mort peu de temps après
dans la ferme de M^{me} M. où
ses camarades l'avaient trans-
porté.

L'autre a été tué sur
le coup, haché par des ra-
fales de mitraillette, à la
sortie nord du pays.

Ils ne semblent pas avoir souffert car l'un et l'autre ont la figure reposée, calme.

Tuée des Allemands et des collaborateurs, l'école est devenue une chapelle ardente.

Gansés, nettoyés, recouverts d'u drapé au tricloïde et fleuris comme des héros, les deux petits soldats reposent côté à côté, unis dans la mort comme ils l'étaient dans la vie, pour la même cause.

Le gentilhomme breton et le petit algérien frappés en pleine gloire, à la veille de la victoire totale, reposent dans le petit cimetière de Rungis loin des leurs mais tout près de notre cœur. Nous leur accordons une reconnaissance éternelle.

Honneur et paix à nos petits soldats.

Les convois sanitaires passent maintenant. Chaque voiture est conduite par une dame revêtue de l'uniforme militaire.

Ces dames dont le cran et le courage sont légendaires juraient en général jeunes, jolies avec ça, ce qui ne gâche rien et sont dévouées jusqu'à l'abnégation.

Leur mission consiste à venir avec leurs voitures le front vers les hôpitaux de triage.

Et puis ce sont des tanks, des camions, chargés d'hommes et de matériels qui défient sans cesse, pendant les tirs sous nos yeux.

Armes, équipements, voitures tout nous émerveille et laisse bien loin derrière le matériel allemand qui sonne la ferraille et confine à l'antiquité.

Débarassés de nos voisins importuns, grossiers et exigeants, il semble que nous respirons plus largement un air plus pur et nous sommes heureux, très heureux.

Vive la division Leclerc !
Vive la libération !

11. Sept. 44.